TEMPERATURE

Du 21 novembre 1901.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
8 h. du matin....	46	8
Midi.....	62	17
3 P. M.....	60	16
6 P. M.....	56	13

LE MAL

DONT

NOUS SOUFFRONS.

La Nouvelle Orléans traverse une crise morale dont il serait inutile, dangereux même de se dissimuler la gravité. Pendant nous ne savons combien d'années, nos autorités municipales ont, à l'égard d'une multitude de délits, plus ou moins condamnables, fait preuve d'une tolérance, inexplicable pour le moins, sinon tout à fait impardonnable. Rien n'est aussi contagieux que le mal dans une grande communauté comme la nôtre, parce qu'il offre toujours ou presque toujours à ceux qui sont tentés de le commettre, un double attrait irrésistible: le plaisir d'une part et l'intérêt de l'autre.

En fait, les innombrables délits dont sont encombrées chaque jour nos pages de chronique reposent, à quelques exceptions près, sur des actes que tolèrent ou légitiment nos ordonnances municipales, et qui ne deviennent condamnables que par l'abus qu'en fait l'esprit d'intérêt qui nous anime trop souvent. Arrêtés court dans le principe, ces abus ne deviendraient jamais bien dangereux; ils n'auraient jamais le temps de se développer et de prendre racine. Par malheur on les a laissés subsister, croître, se propager de proche en proche, s'universaliser et devenir en quelque sorte parfaitement légitimes aux yeux des gens assez peu scrupuleux qui forment partout la majorité des populations.

Dans une pareille situation il devient bien difficile, presqu'impossible d'extirper le mal, parce qu'il a pris la place du bien et que l'habitude l'a, peu à peu, avec le temps, transformé en droit.

Tel est la plaie dont nous souffrons aujourd'hui et que nos autorités auront bien de la peine à guérir ou à cicatriser. C'est là, sans aucun doute, une tâche glorieuse. Honneur à ceux qui en sont chargés de cette lourde responsabilité. Nous les admirons tout à la fois et nous les plaignons. S'ils réussissent à sortir victorieux d'une pareille crise, ils auront bien mérité non seulement de la génération actuelle, mais aussi de celles de l'avenir.

Le mouvement d'Arpad.

Les Hongrois viennent d'inaugurer, au sommet de la montagne Banhida, district de Komorn, le monument d'Arpad, l'illustre fondateur du royaume et d'une dynastie qui régna pendant quatre siècles sur le pays.

Ce monument colossal, œuvre du sculpteur Donath Gyula, est placé à près de 1,700 mètres d'altitude. Il représente l'oiseau légendaire de la Hongrie, le turul, sorte de vautour gigantesque aux ailes éployées, tenant entre ses serres l'épée d'Arpad le guerrier. L'animal de bronze semble prêt à prendre son vol. Il mesure 2 m. 45 de haut, et l'envergure de ses ailes dépasse 14 mètres.

Le prix du monument, un million de francs, avait été recueilli en quelques mois par souscription populaire.

BIBLIOGRAPHIE.

Toutes les âmes naturellement tendres et mélancoliques, éprises de passion, de dignité, de fierté, se plairont à tourner les pages du "Crépuscule", le nouveau roman de George Ohnet, pages vraiment ensoleillées d'art, de bonté, d'amour, où le sens du beau règne en maître, sans exclure celui du bien.

Le "Crépuscule" concilie, ce n'est pas assez dire, associe d'une façon constante l'Esthétique et la Conscience. Ce n'est pas banal cela, savez vous, et nous ne sommes guère gâtés à ce point de vue. La religion du beau geste, combinée avec une morale sereine, intègre, l'idolatrie des belles formes, des belles attitudes, des lignes souveraines, de la divine couleur alliée à l'exaltation de la fidélité, de la modestie, de la reconnaissance: telle est, avec l'hommage éclatant aux droits supérieurs de la Jeunesse et de la Nature, l'essence de la Synthèse que réalise le "Crépuscule" en une langue qui, je vous assure, n'a rien de bourgeois.

Il y a là un effort et un essor vraiment saisissants.

Et c'est pourquoi nous estimons que ce livre est un des plus remarquables et des plus durables de son auteur.

Le cadre de vie où se place l'action est d'ailleurs éminemment attrayant. Tout le roman, très simple, de Mels, résulte de cette donnée. Feutrait est un peintre célèbre. Membre de l'Institut, il est élevé au sommet de la fortune et des honneurs. Dès lors, Mels—cet athlète de talent et de virilité—n'a plus qu'à descendre. Ainsi le veut la loi de renouvellement, la loi d'évolution qui régit le monde. Peut être Mels qui, avec ses cinquante ans, est encore un optimiste, un naïf, s'est-il fait quelque illusion à cet égard.

Il subira la loi comme les autres, et, ainsi qu'on dit vulgairement, plus vite que ça. Il a auprès de lui dans sa maison, pour toute famille, deux élèves qu'il a toujours traités comme ses enfants et considérés comme un frère et une sœur l'un pour l'autre: un jeune homme, Daniel Mayrault, qu'il a formé, qu'il inspire avec un dévouement absolu; une jeune fille, Thérèse Auffridi, dont il a fait une grande artiste, après l'avoir arrachée à la pire misère.

Et bientôt le maître s'écroule sous cette double catastrophe: au même moment, il se voit éclipsé, comme peintre, par Mayrault—et apprend que Mayrault aime avec réciprocité Thérèse Auffridi, à laquelle il songeait depuis quelque temps à donner son nom....

Livre d'art, de vibration, de sentiment intense, le "Crépuscule" intéresse et touche autant les hommes que les femmes. C'est assez dire qu'il fera la conquête intégrale de tout le public lisant. — [Paul Ollendorff, éditeur.]

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Correspondance intéressante.

Dans le numéro spécial que l'"Art du Théâtre" consacre aux "Barbares," à l'Opéra, M. P.-B. Gheusi raconte la genèse de la pièce et de la partition et publie des lettres de ses deux illustres collaborateurs, MM. Sardou et Saint Saëns.

Saint-Saëns écrit, de Bône, dans premiers jours de mars:

.. Je n'ai changé là que le couplet de Floria, qui manquait, à mon gré, d'ampleur. Il m'a fallu faire aussi le chant funèbre de Livie, dont il existait seulement la place.

Pour ce qui est "du sang vermeil se mêlant à la pourpre des roses", là, c'est la musique que j'ai changée, celle que j'avais écrite d'abord m'ayant paru insuffisante. Comme vous voyez, je ne suis pas de ceux qui gardent leur sévérité pour les autres et ne sont indulgents qu'à eux-mêmes. J'ai seulement changé ce couplet de place: il y a une première entrée de danse "ex abrupto", très courte, puis un chœur de femmes à l'unisson annonce le sacrifice. On ne s'y attend pas et c'est une surprise agréable...

Encore un mot pour le prologue. On dit fort bien "Rome" pour "les Romains, "la Gaule" pour "les Gaulois". Cela est bon ou ne l'est pas, suivant les cas. "Rome trembla" est saisissant.

Mais quand on dit: "La Gaule cherchait son salut dans les bois," ce n'est pas du tout le même effet.

C'est un phénomène analogue à celui de la Pédale en harmonie. La Pédale est une note tenue, sur laquelle on fait passer des accords dont elle ne fait pas partie; mais il est une limite qu'il est dangereux de franchir; nos musiciens, quand ils la franchissent, arrivent à la cacophonie.

Une lettre de M. Sardou semble prévoir les objections de quelques critiques, mal avertis par les avant-premières, pourtant catégoriques, des auteurs.

9 mars 1901.

Mon cher Gheusi,

....Il faut en prendre notre parti; nous travaillons dans des conditions bien gênantes. Gailhard me dit qu'il n'est pas possible de dissimuler, d'habiller ce grand mur, pour un changement de décor. Nous voilà donc collés contre cette muraille gigantesque, sur une scène d'une longueur folle, sans profondeur; un vrai boyau, avec deux seules portes latérales, cour et jardin, —et des entrées! et des sorties! —Vous voyez ça d'ici!

Et la durée!.... parlons-en aussi!—La représentation, dit Gailhard, doit être terminée à dix heures et demie, au plus tard, afin que les spectateurs puissent prendre les derniers trains pour Avignon, Orange n'ayant pas de lits à leur offrir. C'est-à-dire qu'étant donnée l'heure où nous commencerons, elle ne peut pas durer plus de deux heures et demie, y compris les entr'actes!—Minutez et vous verrez, avec la part que se fait la musique, ce qui nous reste pour le poème!

Il faut donc réduire encore l'action et la faire encore plus simple, si c'est possible. Vous me direz que c'est très "antique", que nous faisons une tragédie, où cette simplicité est de règle et que les pièces d'Euripide sont encore moins corsées que ne la sera la nôtre!.... Le public se fiche bien d'Euripide, qu'il ignore, d'ailleurs parfaitement!....

Je marque sur le manuscrit tout ce qu'il faut encore supprimer: enlèvement des femmes, orgie des Barbares, etc., etc.

Quant à l'éclairage, je ne veux pas y penser, pas plus qu'à la pluie possible et au mistral!.... Ah! que nous aurions bien mieux fait de renoncer à Orange, pour la création, et d'écrire la pièce en vue de l'Opéra, largement, à notre aise, telle que nous l'avons conçue! A présent, il est trop tard! etc....

Amitiés.

V. SARDOU.

UN DON AU PAPE.

Guillaume II vient de faire remettre au Pape par le baron de Rothenan, son représentant auprès du Saint Siège, le premier volume, splendidement relié, de l'étude du docteur Steimann sur la chapelle Sixtine.

Les journaux allemands estiment à deux mille francs le prix de cette reliure et ils s'extasient. Citons-leur un livre naguère donné à Léon XIII par des Français, avec une munificence tout aussi princière.

Le "Correspondant" avait décidé d'offrir au Pape, pour son jubilé, le 1er janvier 1888, un superbe exemplaire des œuvres de saint Thomas d'Aquin, le théologien favori de Léon XIII. Cet exemplaire, le libraire Fontaine, après de longues recherches, finit par le découvrir dans un couvent de Venise. Il l'acheta six cents francs. C'était une édition rarissime de 1598, en seize volumes.

On en confia la reliure au grand artiste Cuzin. Il employa, naturellement, le maroquin plein, et l'intérieur même en fut doublé. Les armes de Léon XIII ornaient les dos et les "plats", avec des filets d'une délicatesse exquise. Cette reliure coûta dix mille francs.

En recevant du directeur du "Correspondant", M. Leon Lavedan, ce merveilleux ouvrage, le Pape ne se contenta pas de le remercier, il témoigna son admiration avec un véritable enthousiasme, et il ordonna que le livre figurât à l'exposition du Vatican, dans une vitrine spéciale.

Depuis, Léon XIII garde dans sa bibliothèque personnelle, à une place d'honneur, ce chef-d'œuvre de la typographie italienne et de la reliure française, qui porte en soi le chef-d'œuvre de la philosophie chrétienne.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

Belle salle hier soir au Grand Opera House, où l'on a applaudi une fois de plus l'"Octoroon".

Aujourd'hui en matinée, même pièce.

Samedi, dernière représentation de l'"Octoroon".

Dimanche en matinée, première de Mme Sans-Gêne, le chef d'œuvre de Sardou, que l'administration monte avec grand soin.

THEATRE CRESCENT.

"Grand'Pa" fait toujours salle comble au Crescent.

Dimanche prochain "The Belle of New York", une pièce qui jouit d'une réputation universelle et est aussi populaire à Londres qu'à New York.

THEATRE TULANE.

Ce soir, vendredi, nouvelle représentation de "Henry VIII" avec Mme Modjeska et M. L. James.

Demain, en matinée, même pièce, même succès.

Le soir, grande représentation de "Macbeth", le triomphe de Mme Modjeska.

Dimanche, première de "Way Down East"—un succès assuré pour la semaine prochaine.

THEATRE DE L'OPERA.

LA TRAVIATA—LA NAVARRAISE.

Un Divertissement Chorégraphique.

M. Roberval nous fait l'effet d'un homme qui joue franc et mène rondement les affaires. Voyez il donnait mardi "les Huguenots," opéra difficile à monter, qui ne souffre ni trou ni côté faible dans le personnel qui l'interprète. C'est pour cela sans doute qu'il l'a pris comme pièce de début.

Jeudi, "la Traviata," opéra de genre, opéra léger plutôt, qui exige le concours d'un véritable virtuose, d'un ténor de grâce et d'agilité—excellente occasion de produire devant le public son personnel d'opéra de genre, tout autre que celui du grand répertoire.

Samedi soir, Sigurd, où il va faire donner sa grosse artillerie du chant.

Dimanche, en matinée, deuxième des "Huguenots", ce qui revient à dire que le directeur se prive d'une forte recette qui lui était assurée en semaine.

Dimanche soir, enfin, une délicieuse opérette, très goûtée de notre parterre: "Le Cœur et la Main".

Ce soir-là donc, nous saurons à quoi nous en tenir quant à valeur artistique de la troupe et sur les ressources de son triple ou quadruple répertoire.

Dès la première semaine, nous pouvons trouver dans le personnel, comme dans le répertoire la qualité la plus rare que l'on puisse rêver dans une exploitation théâtrale: la variété. Les trois œuvres de premier ordre que l'on nous sert en ce moment, diffèrent d'origine, d'école, de caractère et de portée. L'Allemand, Meyerber, le Français, Reyer et l'Italien, Verdi en sont les auteurs, et les formidables explosions des masses chorales et de l'orchestration dans la Bénédiction des Poignards viennent s'éteindre auprès des dessins gracieux et des charmantes demi-teintes qui abondent dans la "Traviata".

Mais, s'écriera t on, non sans quelque dédain: "La Traviata"? qu'est-ce? un opéra comique? une opérette?.... car cela ne peut s'appeler grand opéra! Il y a trop de demi-teintes, trop de nuances, trop de finitures. Il y a, en effet, une école qui se pique de supprimer dans le chant ce qui en fait le plus grand charme, ses nuances, les couleurs; elle n'admet que la pleine voix, les vigoureux sons de poitrine qui vous emplissent constamment les oreilles et vous laissent le cœur vide.

Elle bannit nécessairement ce que l'on appelle la virtuosité, c'est-à-dire tous les ornements de la mélodie, dont elle voudrait faire l'apanage exclusif des instruments à cordes et à vent.

La Traviata est évidemment une des plus éloquentes protestations qui se soient élevées depuis bien longtemps contre cet odieux et malfaisant système.

L'école du cri qui ne date que d'hier, a déjà fait son temps et le public revient à grands pas aux procédés de la grande école qui a fait la gloire du siècle qui vient de s'écouler. C'est ce qui explique le succès qu'a remporté hier soir La Traviata. Avec quel plaisir on écoute gazouiller ces gracieux oiseaux qui portent le nom de chantenses légères et qui nous font passer de bienheureux moments!

On ne saurait assez encourager les efforts des hommes de goût, qui ont le courage de résister aux envahissements d'une école qui transforme le chant en une scène de pugilat.

Il peut suffire à un athlète d'avoir du biceps; il ne suffit pas à l'artiste d'avoir des poumons.

Seconde soirée de la saison théâtrale hier, et second triomphe de la troupe. Mais avant de parler du personnel qui a brillé au-delà de la rampe, disons un mot du monde en deçà, du public qui était nombreux, élégant même—le mot n'est pas excessif, car vous savez qu'il est de bon ton, en notre époque, de se rendre à l'Opéra en tenue d'apparat: tromblon, gilet en cœur, queue de morue et gants blancs.

Ce n'est pas seulement par le nombre et l'élégance de sa mise que ce public s'est fait remarquer, c'est également par son appréciation du régal qui lui était offert: un spectacle double, digne d'un parterre d'élite.

Parmi les personnes qui s'étaient laissées aller à aller par ce spectacle, il en était beaucoup, assurément, qui connaissaient la musique si douce et si enveloppante du maître italien; mais jamais, osons nous affirmer, ne s'en sont-elles laissées plus remuer, plus émouvoir qu'à l'audition d'hier.

Mme Chambellan, MM. Paz et Villette ont interprété ce poème du cœur avec un talent, ou pour mieux dire, avec un naturel qui n'a jamais été surpassé. Les trois artistes sont jeunes; ils sentent donc avec toute la vivacité, toute l'exubérance des jeunes années, et ils ont la faculté précieuse de répandre autour d'eux les émotions dont ils sont pénétrés, ce que nous appellerons la *communicativité*.

La *Traviata*, en musique, est ce que sont, en poésie, le *Lac*, de Lamartine, la *Chute des feuilles*, de Millevoye, les *Adieux à la vie*, de Gilbert, poètes charmants tous trois, qui ont si bien connu le cœur humain, cette lyre à laquelle ils ont fait rendre tant de superbes accents.

C'est dans ce petit cadre, avec trois personnages seulement, qu'est renfermé tout un monde d'amour, de regrets, de souffrances morales et d'amers désespoirs.

Où donc trouver un réalisme plus vrai, plus poignant que dans cette chambre où Violetta mourante, attend Rodolphe pour exhaler son dernier soupir, pour l'envelopper de sa dernière caresse. C'est dans une de ces navrantes réalités que se révèle le mieux la destinée humaine.

La musique de la *Traviata* est la tristesse elle-même qui pleure et se révolte parfois, et le spectateur dont le cœur n'est pas endurci, fermé aux généreux sentiments, exprime ses sympathies par des soupirs plutôt que par des battements de mains.

Violetta nous est une preuve que l'amour, comme l'arbre, puisse de lui même. Oui, l'amour jette profondément ses racines dans tout notre être et continue souvent à verdoyer sur un cœur en ruine.

Dumas ne fut jamais plus heureux que lorsqu'il créa ce personnage si intéressant, idéalisant le vice. Devant Violetta, rappelons-nous que nul n'a le droit de juger ceux qui aiment et en sont misérables. Nous leur devons les mêmes soins qu'aux blessés, les mêmes tendresses, les mêmes caresses qu'aux mourants, parce que, comme la mort même, l'amour vrai est sacré, quoiqu'il rompe et détruise en nous.

Mme Chambellan s'était l'autre soir révélée cantatrice; hier soir, elle s'est complétée à nos yeux en se montrant actrice.

M. Paz faisait hier sa première apparition. Vite, crayons nous, il entré dans les bonnes grâces de ses auditeurs. Sa voix a suffisamment de volume. Comme chez tant d'autres ténors légers, les clartés ne s'y font pas comme par échappées. Les cordes en sont nettes, ne manquent point de sûreté; elles ont aussi de l'éclat, de la sympathie, sans une grande force. Mais ce qui plaît surtout chez M. Paz, c'est qu'il chante avec un sentiment vrai.

M. Villette a affirmé son double talent de chanteur et de comédien. Le rôle d'Orbel qu'il remplissait hier soir, est, il est vrai, un peu effacé, mais en artiste qu'il est, il a su lui donner du relief et un très grand cachet de distinction. Plus d'un œil s'est mouillé quand, au second acte, il conjure son fils, pour son propre bonheur et l'honneur de son nom, de se résoudre d'abandonner ses folles amours et de revenir à d'honorables sentiments. Jamais avons-nous vu un masque plus mobile, plus expressif, une physionomie où se reflètent mieux les mouvements d'un cœur de père où les violences de l'indignation se taisent devant une tendresse suppliante.

Après cette superbe représentation de l'œuvre de Verdi, est venu un Ballet réglé par M. Belloni et dansé par Mlle Stella Bossi, première danseuse noble, et Mlle Bertoglio, première danseuse travesti. Mlle Bossi était charmante sous les gazes légères qui dissimulent à peine son harmonieuse gracilité; sa chorégraphie a été ingénieuse et spirituelle.

Le spectacle s'est terminé par une très brillante représentation de la *Navarraise*, qui a valu un très beau succès à Mme Fœdor et à MM. Paz, Karloni, Villette, Queyla et Talazac.

M. Paz qui venait de faire la connaissance de son public, et qui l'avait laissé sous le charme de son interprétation du rôle de *Rodolphe*, revenait, quelques instants plus tard, prolonger ce charme sous les traits d'Argail.

Mme Fœdor dont le talent dramatique est connu, nous a donné une *Anita* qui a profondément remué la salle.

Les situations de ce court drame sont émouvantes au plus haut point et font passer le spectateur par toute la gamme des émotions. Il y a quelque chose de vibrant, de brutal, de féroce dans le rire d'Anita quand sa raison se trouble à la vue d'Argail mort, elle se jette sur son corps. Oh! ce rire, il sonne haut, vous pénètre et vous fait éprouver la sensation d'un glacial acier vous traversant le corps. Somme toute, délicieuse soirée qui a été, ainsi que nous le disons plus haut, un éclatant triomphe.

LAURE NIETTE.

THEATRE AUDUBON.

Après le succès de "Paul Kauvar" et de "Aristocracy," le théâtre Audubon s'en prépare un troisième aussi brillant que les deux premiers.

Dimanche prochain, en matinée, première production de "The White Squadron," célèbre pièce à grand spectacle qui attirera la foule et dans laquelle la troupe Aubrey fera merveille.

L'ESPRIT DES AUTRES

Maupiteux, qui frappe vainement à toutes les portes pour trouver un emploi, arpente chaque jour les rues, et, pour se donner un air important, il porte sous le bras une serviette bondée de papiers.

—Pourquoi, lui demande un ami, cette éternelle serviette?

—Ah! mon cher, j'ai tant de refus à essuyer!

Deux artistes échangent leurs idées sur la difficulté qu'il y a maintenant à "vendre".

—Le riche amateur devient rare gémit le sculpteur.

—Ne m'en parle pas! réplique le peintre; aussi, quand il en vient un chez moi, je lui demande une avance immédiate sur sa commande: l'arrhe pour l'art!

Entre amis.

—Mon cher, X....qui est hydropique, vient d'être opéré: j'ai assisté à l'opération et j'ai été surpris de voir la quantité d'eau qu'il avait dans le corps, dit l'un.

L'autre, haussant les épaules:

—Pas si surprenant que ça, tu ne te rappelles donc pas comme il était bassin!

Comparution.

Presse Associée—

New York, 21 novembre—Mme Elizabeth Dale de Chicago, arrêtée hier soir à Hoboken sous l'inculpation d'avoir assassiné sa fille Emmeline, âgée de cinq ans, a comparu aujourd'hui devant le recorder Stanton.

Mme Dale était accompagnée de ses avocats, Russ et Heepenheimer

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

No 105 Commencé le 19 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XXXVI

SUR LE TERRAIN.

Suite.

Et s'adressant à Coquenard:

—Je pense que nous n'allons pas nous faire attendre?

—Ne craignez rien.

Il lui désigna du doigt les lettres qu'il avait écrites la veille.

Il y en avait cinq et d'un ton grave, il expliqua:

—La première est pour Marie-Madeleine, la seconde pour ma sœur Rose, la troisième pour mon neveu Marcel, la quatrième pour ma tante Colombe, la dernière pour madame de Praysac. En cas d'accident grave, je compte sur vous pour les faire parvenir aussitôt mon ami....

—Soyez tranquille, mais tout se passera comme il faut.

—Je l'espère.

—Vous savez que nous devons nous trouver à Saint-Roch au coup de dix heures?

—Oui. Nicole Bellou sera prête?

—N'ayez pas peur.

—Si, par impossible, je ne pouvais pas m'y rendre, vous me remplacerez, Coquenard?

—Vous y serez, n'en doutez pas!

—Cinq heures et demie, fit M. Turner. A sept heures tout sera terminé....

Il dit à demi-voix à son ami:

—Ce vicomte de Rieux est un gredin fieffé, mais je serais fâché de le blesser grièvement.

Coquenard n'avait pas le cœur à la joie.

Il observa pourtant avec un sourire:

—Il vaut mieux tuer le diable que le diable ne nous tue.

La porte se rouvrit.

Boulay se montra.

—Le major est en bas, dit-il. En route.

M. Turner montra de nouveau ses lettres à Coquenard en répétant:

—Je compte sur vous, mon ami.

—Ne vous tourmentez pas.

Un landau les attendait dans la cour de l'hôtel.

Il contenait déjà un gros homme au ventre rebondi, sanglé dans une redingote trop étroite, au teint haut en couleur, à l'air jovial et qui dit à Boulay en apercevant l'homme à la longue lévite dont il avait à panser les blessures éventuelles:

—Ah! c'est monsieur qui?...

Boulay lui glissa dans l'oreille:

—Oui, major, mais soyez tranquille.... C'est un ancien camarade et il fera son devoir. J'en réponds.

Et aussitôt il les présenta:

—M. Turner..... Le major Bretonneux, du 66e.

On échangea de cordiales poignées de mains et tout de suite l'amabilité sereine de celui que, comme tout le monde, le major avait pris pour une manière de clergyman exotique lui gagna les sympathies du docteur qui jouissait d'une estime générale à sa caserne.

Et dès que le landau fut en marche, le major demanda:

—Il y a longtemps que vous n'avez touché le fleuret?

—Quatre à cinq mois....

—Où ça?

—En Australie où j'étais.

—On y fait des armes?

—Barement. On y préfère la boxe, le lawn-tennis, le polo ou le football, mais j'ai là bas un compatriote et nous nous entretenions la main, histoire de nous distraire et de nous rappeler le pays.

Boulay observa:

—Dans le temps, Broudin était le plus fort du régiment.

—Bon. Il faudra veiller au grain et nous tenir sur la défensive.... Ces beaux fils du boulevard sont de vrais coupe-jarrets. Etes-vous venu de si loin pour avoir une querelle avec un inconnu?...

—Que voulez vous, major, le hasard....

—C'est sérieux?

—On le dit.

—Pas moyen d'arranger la chose?

—Je ne crois pas.

—Honorablement, bien entendu? Je ne vous vois pas vous aplatissant, avec vos airs d'homme grave, devant ce.... comment l'appelez vous?

—Le vicomte de Rieux.

—J'en ai entendu parler, dit le major, pas en bien. C'est une frip....

Il s'arrêta.

Le mot qui lui venait aux lèvres ne lui paraissait pas suffisamment parlementaire.

Et se mettant à rire:

—Alors vous voulez du sang?

.... Vous en êtes altéré?

—Moi, fit placidement M. Turner, pas du tout.

Coquenard observa:

—De l'autre côté je crois que ce n'est pas tout à fait la même chose, major.

Le médecin murmura entre ses dents:

—Diable, diable!

Il regarda sa trousse d'un air défiant, comme s'il craint qu'elle ne fût assez complète.

M. Turner eut un sourire très doux:

—Je vais vous dire, major.... Je vois votre idée. Vous vous demandez comment il peut se faire que ce jeune vicomte Gaston de Rieux me souhaite mal de mort.... Je n'ai pas l'air d'un homme à qui on va chercher querelle sans raison, ni qui en cherche aux autres.... J'aurais plutôt l'apparence d'un de ces bons prêcheurs huguenots qui débitent des sermons, le dimanche, au coin des rues, sur les bornes. Aussi la mauvaise humeur du vicomte s'adressait à un absent dont j'ai pris la place....

—Ah!

—L'autre, c'est mon neveu... Ils ont déjà eu maille à partir ensemble. Le vicomte a été jeté un peu vivement par la fenêtre .... Il en garde rancune, et cette rancune retombe sur votre serviteur.... Vous comprenez!

—A peu près....

Le landau marchait bon train.

Il ne tarda pas à arriver devant une villa de belle apparence, environnée d'un immense jardin qui pourrait presque passer pour un parc.

Cela s'appelle dans le quartier la villa des Platanes à cause des deux arbres monstrueux, postés comme deux sentinelles à droite et à gauche de la grille.

Le concierge avait été prévenu.

Cette grille s'ouvrit et le landau tourna devant des écuries en fer à cheval, sous des arbres magnifiques.

Les persiennes de la maison étaient closes, les portes fermées.

C'était une villa sans yeux et sans oreilles.

Elle n'avait pas d'habitants.

Les quatre compagnons du landau se trouvaient les premiers au rendez vous.

—Si ces messieurs veulent faire un tour dans le jardin, dit le concierge, un homme d'une quarantaine d'année, avec une tête de soldat, je crois qu'ils n'attendront pas longtemps.... Je sais le but de leur visite. Ce sera la seconde fois qu'un duel aura lieu dans la propriété. C'est assez commode.... Il n'y a presque jamais personne.

Il montra du doigt une vaste allée au delà d'une pelouse.

—C'est là qu'ils se sont battus.

—Il y a eu des blessés? demanda le major.

—Oui. Un de ces messieurs a dû garder la chambre cinq à six mois. C'était entre M. le vicomte de Rieux et un de ses amis, à propos d'une femme. Il paraît que si le vicomte n'avait pas glissé, l'autre était tué du coup.

Le major murmura de nouveau:

—Diable, diable!.... Mais, pensa t il, en restant sur la défensive!....

Coquenard était pensif.

Boulay tira son ancien camarade à l'écart et lui dit:

—Je ne te cache pas que ton adversaire passe pour un pilier de salles d'armes et un tireur d'une certaine force. Tiens-toi ferme et n'attaque pas.... Tu avais un poignet de fer autrefois .... Fatigue-le et prends garde!

M. Turner haussa les épaules et dit:

—A la grâce de Dieu!

Il était de plus en plus enchanté du parti qu'il avait pris.

Ce bandit ne lui tuerait pas son neveu et sa fille du même coup.

Le major gagna la grande allée, examina sa trousse et, s'asseyant sur un banc du jardin, il attendit les événements.

Mais il était soucieux.

M. Turner et ses témoins admiraient en silence les magnifiques corbeilles de ce petit paradis.

Elles étaient en pleine floraison: toutefois, Coquenard ne